Document généré le 11 oct. 2024 22:36

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Les *Voix* et *Images* de la littérature d'ici

Francine Bordeleau

Numéro 96, hiver 1999

URI : https://id.erudit.org/iderudit/37483ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bordeleau, F. (1999). Les *Voix* et *Images* de la littérature d'ici. *Lettres québécoises*, (96), 15–17.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les *Voix et Images* de la littérature d'ici

DOSSIER
Francine Bordeleau

La production d'un discours savant constitue l'une des étapes essentielles de la reconnaissance d'une littérature. Ce discours, on le doit en grande partie à la revue universitaire *Voix et Images* qui, depuis quelque vingt-cinq ans, se consacre exclusivement aux lettres d'ici.

C'EST TOUT UN MONDE que celui des revues universitaires. Encore moins connues que ces revues dites « culturelles » consacrées aux arts et à la littérature, elles s'adressent d'emblée à un public restreint constitué de professeurs, de chercheurs et d'étudiants. On ne les trouve guère en kiosque : on les verra parfois dans quelques librairies, mais elles se vendent surtout par abonnements. Ces revues qui explorent en profondeur des sujets ultraspécialisés n'en sont pas moins indispensables, car elles seules sont, en définitive, des lieux de diffusion du savoir : elles servent à exposer des résultats de recherches, à vérifier des théories — voire à en exposer de nouvelles —, à promouvoir les travaux des universitaires. Bref, à faire avancer la science. Voilà une fonction qu'il n'est pas inutile de rappeler, d'autant que le milieu des revues savantes est rarement convié à expliquer son rôle.

Au Québec, elles sont quelques revues savantes à débattre de littérature : *Études françaises*, publiée grâce à l'Université de Montréal ; *Études littéraires*, rattachée à l'Université Laval ; *Tangence*, dirigée par des professeurs de l'Université du Québec à Rimouski ; *Protée*, qui nous vient de l'Université du Québec à Chicoutimi... *Voix et Images* est quant à elle publiée sous l'égide du Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal (UQÀM). « Elle n'en reflète cependant pas l'idéologie », souligne Jean-François Chassay, directeur de la revue depuis juin 1998.

Précision importante, qui pourrait sans doute s'appliquer à la très grande majorité des revues savantes. Car bien que celles-ci soient en quelque sorte des vitrines pour les universités qui les publient, les rédacteurs conservent toute latitude. Les articles sont d'ailleurs loin de toujours provenir, si on parle du seul cas de *Voix et Images*, de professeurs de l'UQÀM. Ainsi l'avant-dernier numéro — celui du printemps de 1999 — présente un dossier intitulé « La littérature québécoise sous le regard de l'autre », qu'a préparé André Lamontagne, de l'Université de Colombie-Britannique. Avec Annette Hayward, professeure à l'Université Queen's de Kingston, Lamontagne poursuit actuellement un projet de recherche sur la réception anglo-canadienne de la littérature québécoise (1867-1989), et le dossier s'inspire de ces travaux. On y retrouve encore les signatures de Barbara Godard, de l'Université York, ou de David M. Hayne, de l'Université de Toronto.

Un « créneau unique »

Voix et Images, née officiellement en 1975, entame donc son quart de siècle en cette fin d'année 1999. Et célébrera cet anniversaire, tout aussi officiellement, avec un numéro « du 25e » qui portera sur l'enfance, un thème certes récurrent (abordé dans les premiers livres d'Anne Hébert, de Marie-Claire Blais, de Réjean Ducharme...), mais qui semble revenir avec une force accrue depuis quelque temps.

Les vrais débuts de la revue, toutefois, se situent en réalité en 1967. Elle avait alors un nom qui collait bien à l'esprit nationaliste de l'époque — *Voix et Images du pays* —, était publiée par le fameux collège Sainte-Marie qui allait devenir en 1969 l'Université du Québec à Montréal, et consistait davantage, il est vrai, en une collection qu'en une revue. Il reste que si la dénomination originelle illustrait on ne peut plus clairement la vocation de cette publication consacrée à la littérature québécoise, on a judicieusement décidé d'enlever, en 1975, ce « du pays » aux connotations peut-être trop pure laine.

La revue a modifié son nom, mais pas ses objectifs. Parmi les revues littéraires savantes, *Voix et Images*

occupe un créneau unique puisqu'elle est la seule à ne se consacrer qu'à la littérature québécoise, à en avoir fait un objet spécifique. Et il est fondamental qu'une revue universitaire s'arroge ce mandat, insiste Jean-François Chassay. Non que les autres publications savantes négligent les œuvres et les écrivains d'ici. Mais en prenant tout l'espace d'une revue, la littérature québécoise n'en acquiert que plus de sérieux : elle devient ainsi une discipline spécialisée à part entière, dont on se propose de suivre assidûment l'évolution et les enjeux théoriques, et sur laquelle on produit une critique universitaire.

Ce faisant, *Voix et Images* répond aussi, d'une façon indirecte, à quelqu'un comme Jean Larose qui, il n'y a pas si longtemps (dans *L'amour du pauvre*, publié chez Boréal en 1991), s'insurgeait contre l'enseignement des œuvres québécoises dans les collèges et les universités. Seules les grandes littératures — ce que la nôtre, de toute évidence, n'est pas pour lui —, arguait-il en substance, méritaient de figurer aux programmes des institutions. Or, dit aujourd'hui Jean-François Chassay, « dès les premiers temps, *Voix et Images* a voulu montrer qu'il y avait bel et bien une littérature au Québec ». Il s'agissait en somme de redonner ses lettres de noblesse à une production nationale qu'on a encore tendance à considérer, autant dans les médias que dans les universités, avec une certaine condescendance.

Cerner l'état des lieux

Il s'agit de montrer, de démontrer l'existence d'une littérature, c'est-à-dire, littéralement, de la donner à voir. De mettre en évidence ceux qui l'incarnent. De 1975 jusqu'au début des années 1980, la plupart des dossiers concernent les auteurs. Comme il se doit, les Gérard Bessette, Marie-Claire Blais, Monique Bosco, Paul Chamberland, Jacques Ferron, Roland Giguère, Anne Hébert, Yves Thériault, Adrien Thério sont « consacrés ». Par contre, on s'étonnera peut-être qu'au fil du temps, la revue n'ait pas craint de s'ouvrir à des auteurs réputés grand public comme Francine Noël et Yves Beauchemin. Il n'empêche que ce dernier a inspiré, dans le numéro du printemps 1994, une étude substantielle à Fritz Peter Kirsch, professeur à l'Université de Vienne.

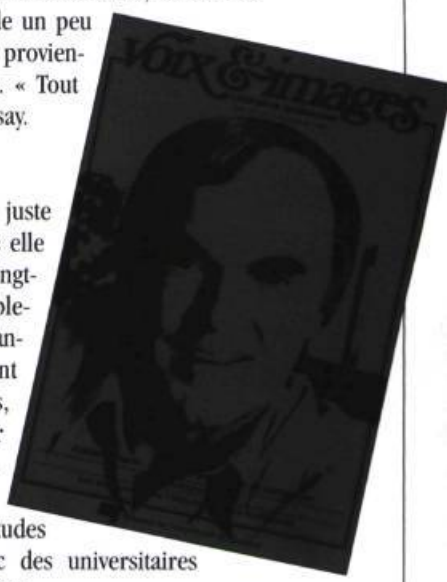
Cette étude s'intitule « L'éducation contradictoire : une lecture européenne des romans d'Yves Beauchemin ». Voilà qui illustre bien l'esprit de *Voix et Images*, où l'on attend que l'écrivain inscrive une œuvre significative. Et où l'on est tributaire, aussi, des travaux ou de l'intérêt des divers collaborateurs. « La revue ne fait pas de commandes. Elle publie les articles qui lui sont proposés du moment que ceux-ci ont été acceptés par les évaluateurs », précise M. Chassay. On suit ici les règles habituelles des revues savantes, où la pratique veut que les textes soient soumis, de façon anonyme, à trois personnes.

Le contenu de la revue se répartit immuablement entre un dossier, trois études libres et des chroniques pouvant porter sur tous les genres littéraires. Avec le temps, les dossiers ont forcément évolué, se sont diversifiés. En plus d'analyser les auteurs, *Voix et Images* s'est mise à approfondir davantage de thématiques : « Littérature, folie, altérité », « Science et fiction au Québec : l'émergence d'un savoir », « Le bavardage dans la littérature québécoise » ; « Effets autobiographiques au féminin », etc. Il faut encore mentionner ce dossier du début des années 1990 (numéro 52), « Les écritures masculines », un sujet qu'on devine traité avec sérieux, néanmoins assez accrocheur.

Jean-François Chassay estime que

> [les] *numéros publiés depuis le début montrent le chemin parcouru par la littérature québécoise. Mais s'ils renseignent sur le corpus et s'ils rendent compte de la pensée critique et intellectuelle, nos quelque 70 numéros témoignent également de l'état de la recherche et attestent, en définitive, qu'on a réussi à adapter des concepts et des méthodes d'analyse à la littérature québécoise.*

« Les articles qui nous sont proposés concernent ce qui se fait de plus actuel en littérature québécoise [dans les universités] », assure encore M. Chassay qui annonce, pour la première édition de l'an 2000, un dossier fort à propos : « L'imaginaire de la fin ». La multiplication de tels dossiers thématiques s'explique par les nombreuses recherches qui se poursuivent en littérature — nous sommes donc en présence d'une discipline féconde —, ces recherches ayant maintenant tendance à embrasser de grands sujets. Pour ses trois numéros annuels, la revue se voit proposer environ 25 textes (et en garde un peu moins de la moitié) ; de surcroît les articles proviennent de plus en plus de jeunes chercheurs. « Tout cela est très positif », dit Jean-François Chassay.



Quelle influence ?

Si *Voix et Images* nous donne donc un juste aperçu de la situation de notre littérature, « elle permet aussi de constater que depuis vingt, vingt-cinq ans, l'étranger s'intéresse considérablement à la littérature québécoise », dit Jean-François Chassay. Nombre d'articles sont envoyés par des universitaires brésiliens, états-uniens et européens, souligne-t-il par exemple. Et l'Europe ne se limite pas à la France : ainsi l'Autriche, pour ne citer que ce pays, compte à elle seule trois centres d'études québécoises ou canadiennes. Il y a donc des universitaires autrichiens qui travaillent sur la littérature d'ici.

> *Les raisons de cet intérêt sont plus ou moins indéfinissables. En tout cas elles ne sont pas liées à un effet de mode. En fait des gens ont été, à un moment ou un autre, en contact avec la littérature québécoise et l'ont suffisamment appréciée pour créer des structures.*

Et dans ces « structures », *Voix et Images* circule. « Juste aux États-Unis, 120 universités ou centres de recherche sont abonnés à la revue », dit son directeur. Aussi peut-on considérer cette publication comme un outil de référence qui jouit, à l'étranger, d'un bon rayonnement.

Quant à l'influence *Voix et Images* sur son propre territoire, « elle est difficilement mesurable de façon précise », admet Jean-François Chassay. « Sauf que, ajoute-t-il, plusieurs articles des médias "traditionnels" citent la revue, et elle apparaît comme référence dans les bibliographies. » En somme, quand ils ont besoin de consulter des analyses fouillées ou des entrevues élaborées sur des écrivains, les critiques n'hésitent pas à se tourner vers *Voix et Images*.

Jean-François Chassay ne détesterait cependant pas que la revue accroisse quelque peu son lectorat. « Nous avons environ 625 abonnements. L'idéal serait de monter jusqu'aux alentours de 750. » Pour une revue savante, ce serait là un chiffre tout à fait acceptable. Aussi *Voix et Images* fait-elle « certaines tentatives pour être davantage en contact avec le public lecteur, par exemple en étant membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois ». Une offensive publicitaire tous azimuts serait par contre inutile compte tenu de la nature de la revue.

Il reste que, tout comme les périodiques culturels, les revues savantes ne peuvent exister sans le soutien financier de l'État — la contribution non négligeable des universités se traduit par des services et des infrastructures plutôt qu'en espèces sonnantes —, et ce soutien, qui consiste en subventions du Fonds F.C.A.R. pour l'aide et le soutien à la recherche (Québec) et du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, a tendance à diminuer. Au cours de la dernière année, *Voix et Images* a dû fonctionner avec 9 000 $ de moins. Et puisque la littérature, contrairement à la médecine et à l'informatique, n'est guère en vogue, doit-on craindre d'autres coupures ? « Auprès des organismes subventionneurs, la revue a l'avantage d'occuper un créneau unique. Elle n'est donc pas vraiment menacée », estime Jean-François Chassay.

Sans être idyllique, la situation des revues savantes n'est pas encore problématique, croit-il du reste. « À l'heure actuelle, c'est beaucoup plus l'édition savante qui est en péril. Prenez les essais pointus, à faible tirage : il s'en publie de moins en moins, les éditeurs n'ont plus les moyens... »

TRIPTYQUE Tél. et téléc.: (514) 597-1666 Site Web: www.generation.net/tripty

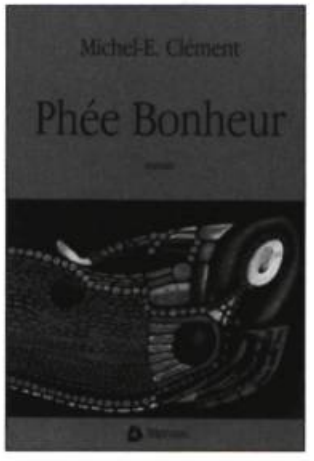
Lynn Diamond
LE PASSÉ SOUS NOS PAS
Roman, 166 p., 18 $

Trois narratrices nous content ici l'histoire d'une famille réunie pour la triste circonstance d'un décès. En de très courts chapitres, les narratrices donnent leur «vision des choses», soupèsent leur marge d'erreur et évaluent les comportements. Il n'est pas question de procès, mais plutôt de mises en perspective subtiles qui créent une atmosphère de réalité, et même de vérité, face à laquelle le lecteur ne peut qu'être confronté.

Joël Des Rosiers
VÉTIVER
Poésie, 145 p., 25 $

Une œuvre solaire et noire, tournée vers l'enfance, celle qui fut baignée d'huiles essentielles. Le recueil divisé en quatre parties, tels des points cardinaux, restitue avec le recul autant d'escales d'une destinée. Rien ici ne sera chronologique car le temps de l'enfance ne nous est-il pas donné, éternel, pour la fêter.

Illustré par Pierre Pratt.



Michel-E. Clément
PHÉE BONHEUR
Roman, 281p., 22 $

Tout un essaim de personnages bourdonnent autour d'une héroïne charismatique à souhait. Elle s'appelle Phée. En pleine Deuxième Guerre, après son mariage avec un veuf, elle troque sa vocation d'institutrice contre celle de boulangère. Enseigner lui avait communiqué la grâce d'allumer les intelligences. La boulangerie lui apprendra à pétrir les âmes. Une formidable reconstitution du Québec d'après-guerre: 1943-1959.

Jacques Desfossés
TOUS LES TYRANS PORTENT LA MOUSTACHE
Roman, 280 p., 22 $

Avec beaucoup d'humour et un babil intarissable, dans ce style éclaté et «coloré» qui lui est propre, Jacques Desfossés nous tisse une intrigue débordante d'action, de sexe, de sang et de sangria, le tout mélangé de main de maître sous le ciel des Tropiques.

Un cocktail irrésistible.